NOTES DE VOYAGE

500
500

(D)

T

PAUL FABRE

NOTES DE VOYAGE

Couverture de GEORGE AURIOL

PARIS
Imp. CAPITAINE et Cie, A. PRADIER, Succr
12, rue des Bourdonnais, 12

1895

A

I

de

A L'HONORABLE J.-A. CHAPLEAU,

Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec

Ces Notes de Voyage sont respectueusement dédiées ; qu'il veuille bien y voir un hommage.

P. F.

NOTES DE VOYAGE

EN MER

9 Juin 1894.

La *Touraine* a quitté le Havre il y a deux heures par un temps superbe; nous ne voyons plus la ville, ni Sainte-Adresse, ni Trouville; Paris paraît déjà loin, et les gens pressés d'arriver commencent à parler de New-York. C'est peut-être un peu tôt, et il vaut mieux se croire en France jusqu'à ce que les brouillards de Terreneuve nous annoncent l'approche du Nouveau-Monde. L'illusion est facile à bord de ce grand paquebot où tout est

français, et qui semble le Grand-Hôtel ou le Terminus en marche à travers l'Océan, au point qu'on est tenté de demander au garçon de vous apporter le journal du soir avec le café.

Parmi les Parisiens à bord, l'abbé Brisset, curé de Saint-Augustin, M. Pallu de la Barrière, vicomte Benoist-d'Azy, M. et Mme Bugeaud d'Isly; et mes compagnons de voyage, Alphonse Allais, Ernest Debiève, J. Berthier de Casaunau.

Parmi les Canadiens, M. Joseph Tassé, M. Michel Lefebvre.

La nouvelle de la présence d'Alphonse Allais à bord se répand, et aussitôt on se met à rechercher ses livres; il y en avait heureusement à bord la collection complète; le pont se couvre de gens qui les lisent. L'auteur n'en paraît pas autrement ému. Il y aurait de quoi, pourtant. Ici une vieille dame qui lit *A se tordre*; là, une jeune fille rougissante qui a l'air de comprendre le *Parapluie de l'Escouade*:

enfin, un vieux Monsieur, avec *Rose et Vert-Pomme* à la main, qui, chaque fois qu'il nous rencontre, répète en se tordant : *C'est à guérir du mal de mer !*

Nous sommes à la table du docteur Marion ; c'est le coin des jeunes. A la table du commandant Santelli, qui est le plus aimable des hommes, les voyageurs graves, les dames seules.

Quelques types notés pour Allais : le chauvin, qui déteste les Américains d'instinct, déclare qu'il s'enfermera à l'hôtel en arrivant à New-York pour ne pas admirer Broadway et le pont de Brooklyn ; ne veut voir en Amérique que le Canada, et, au Canada, que Québec ! Son opposé, le Français qui n'a jamais voyagé, a commencé à 60 ans, en est satisfait au point, le troisième jour de la traversée, de nous proposer, pour notre retour en France, de former une Société d'encouragement pour les voyages.

Samedi matin, nous voilà à New-York. C'est vraiment un peu tôt. Quelques jours de plus auraient mieux fait notre affaire. C'est à peine si on a eu le temps de se voir. Ce sont les Américains qui ont inventé ces traversées rapides; les Français, laissés à eux-mêmes, préfèrent causer un peu en route.

Nous quittons à regret la *Touraine* et nos bons amis, avec lesquels nous comptons bien revenir en France : le très spirituel docteur Marion, nourri d'Emile Goudeau, le commissaire Treyvoux, si courtois et prévenant, et tous les autres excellents officiers, devenus pour nous des camarades.

A MONTRÉAL

Nous brûlons New-York, qui du reste ce jour-là brûlait littéralement, tant la chaleur y était intense. Nous filons sur

Montréal, avec la hâte d'arriver sur la terre canadienne, moi attiré par l'instinct du patriote, mes compagnons par le désir de voir enfin ce pays français isolé dans ce milieu anglo-saxon. Voici Saint-Jean, où nous reviendrons souvent; c'est là où habite M. Marchand, le très aimable chef de l'opposition; nous entrons au Canada par la gauche, j'en demande pardon au gouvernement.

Le pont Victoria traversé, nous voici à Montréal. Je ne l'avais pas revu depuis six ans. Mes compagnons sont frappés comme moi par le grand air d'activité et de prosperité. En venant d'Europe, c'est saisissant, et même atténuée par le passage à travers les Etats-Unis, l'impression subsiste très forte.

Toutes les grandes rues sillonnées de tramways électriques allant à une vitesse vertigineuse et qui marchent le jour et la nuit. La nuit! vous avez bien entendu, lorsqu'à Paris, minuit sonnant, les

omnibus, qui ne vont guère le jour, s'arrêtent net.

Dans toutes les maisons de commerce, des ascenseurs qui vous portent au cinquième en un clin d'œil, sans que vous ayez à appeler le concierge qui dort dans sa loge ou maugrée sur le palier ; le garçon de service est là, toujours prêt et en mouvement.

Dans toutes les maisons particulières, le téléphone, où l'on vous appelle sans relâche pour une affaire, un rendez-vous, une invitation : *A dix heures, n'est-ce pas? Votre commande est faite. Partez-vous toujours ce soir? Est-ce qu'Allais est là?*

Des journaux pleins de nouvelles et dont le service est organisé sur le modèle américain. L'article est écrit, composé, imprimé et lu en même temps. La *Presse*, tirage 43.000 ; le *Star*, tirage 41.000 ! pour ne citer que deux exemples. Vingt voitures font la distribution à toute bride. Les nouvelles sont portées

en même temps aux quatre coins de la ville.

Le quartier canadien, à l'Est, ressemble à un quartier de Bordeaux, moins le Médoc à l'horizon, très élégant.

Le quartier anglais, à l'Ouest, mi-anglais, mi-américain, magnifiquement bâti.

Et, sur la pente de la montagne, des résidences splendides, parmi lesquelles se détachent les palais construits par les grands hommes d'affaires qui ont doté notre pays de ce chemin monumental du Pacifique qui, plus connu, attirerait au Canada toute l'Europe.

Puisque j'ai parlé du Pacifique, il faut bien dire que c'est lui qui a fait le Montréal moderne, le Montréal que nous avons sous les yeux et qui nous émerveille. Avant lui, le pays grandissait à l'européenne, à pas comptés. Il a tout à coup pris avec lui un élan extraordinaire.

J'essaie, mais en vain, d'expliquer à mes compagnons qu'il s'est trouvé, un jour, une demi-douzaine d'hommes, qui n'avaient pas alors la fortune de Rothschild, pour concevoir le dessein, auquel ne songeait pas l'Angleterre, à laquelle on en prête tant, de relier le Pacifique et l'Atlantique, et, par le Pacifique, le Japon à l'Angleterre; et qu'ils ont trouvé le gouvernement d'un Etat de cinq millions d'habitants pour les y aider, sans broncher.

— Mais alors, s'est écrié Debiève, votre Gouvernement ferait donc à Paris le Métropolitain !

— Je le crains, ai-je murmuré.

Le Pacifique, ou le C. P. R., comme on dit ici (ce qu'un touriste a familièrement traduit par *Cypiar*), n'a pas fait seulement Montréal, il a fait par surcroît la province de Québec.

Or, me dit quelqu'un, qui a Montréal a le Dominion; la province de

Québec a Montréal, et Montréal a le Pacifique.

Cette ville, si riche et si puissante, est en même temps une charmante ville, hospitalière et gaie, où tous les salons s'ouvrent devant vous, ou l'on est très au courant de tout ce qui se passe, s'écrit, se dit, se fait ailleurs. Impossible d'annoncer quelque chose qu'on ne sache déjà ; Allais a été stupéfait de voir connus, cotés, des écrivains de valeur à peine appréciés à Paris.

Et partout une grande bienveillance, une tolérance aimable qui n'exclut pas le rigorisme des principes.

Je conduis mes amis à l'Archevêché, et, quoiqu'ils ne soient pas tout à fait des habitués d'église, ils s'y sentent de suite à l'aise, en confiance.

La bonté, l'ouverture d'esprit, la douceur de mœurs, l'agrément de la vie règnent partout et donnent à l'existence, à Montréal, un attrait auquel personne

vraiment ne saurait résister. Je suis peut-être un peu partial, puisque c'est la ville où je retrouve ma famille, mais mes compagnons ressentent comme moi cette impression chaude et agréable.

A QUÉBEC

Nous avions tous hâte de voir Québec, la vieille ville, où, malheureusement, les circonstances ne nous ont permis de faire qu'un rapide passage. Ce petit voyage de Montréal à Québec, à bord d'un des bateaux de la Compagnie du Richelieu, est une des choses les plus agréables qu'on puisse faire. C'est vraiment un service unique que ce service. Les voyageurs semblent être, à bord, plutôt des invités que des passagers ordinaires. On les traite comme des amis : s'il leur plaît de changer de ceci ou de

cela, de prendre la direction du bateau, ou tout au moins de se mettre dans les draps du commandant, il est fait ainsi qu'ils le désirent. Je crois même qu'une fois en route on demanderait à rebrousser chemin et à revenir au port reprendre un colis oublié, que le commandant se prêterait à cette fantaisie, sauf, pour ne point léser les autres voyageurs et regagner le temps perdu, à augmenter ensuite la vitesse de la marche. Tout se fait, en un mot, avec une amabilité telle qu'on paraît ignorer qu'ailleurs les choses se passent un peu autrement. Le capitaine Nelson et le capitaine Roy sont des figures qu'on n'oublie pas et qui représentent à perfection la bonhomie canadienne.

Le premier arrêt est à Sorel, entre dix et onze heures. Alors, tout le monde descend, pour le plaisir de se mêler à une foule animée et bruyante, très empressée et curieuse de savoir quels voya-

geurs vont passer sous ses yeux. On voit là s'agiter dans l'ombre, pendant qu'on charge le navire, un fouillis pittoresque de touristes, paysans, commerçants, pêle-mêle, qui entrent et sortent; hommes criant et bêtes mugissant. C'est un coin de tableau vivant, remuant. Le bateau s'éloigne du quai qu'on se crie encore des bonjours. Tout ce monde est très cordial.

Cordial! C'est l'épithète qu'on peut donner à tout dans la province de Québec; c'est le trait caractéristique : notre population est essentiellement une population cordiale. De suite, elle vous tend franchement la main; en France, on ouvre les bras et on s'embrasse. C'est peut-être beaucoup pour les effusions ordinaires et qui ne doivent pas durer.

Puis, nous entrons dans le lac Saint-Pierre, qui, par cette belle nuit, nous rappelle l'Océan aux heures calmes. Impossible de se coucher avant Trois-

Rivières, pour peu qu'on ait d'amis à bord.

Le matin, au jour, nous voici aux approches de Québec, si pittoresques, et la vieille cité apparaît avec l'île d'Orléans au fond du tableau.

En débarquant, je trouve un vieux cocher qui me promenait gamin, qui a l'air de m'y attendre, qui s'attendrit à ma vue, comme moi à la sienne, ma foi ! et qui, la journée faite, ne voulait rien accepter, content de la seule satisfaction de m'avoir fait revoir tous les coins de Québec que je connaissais d'autrefois.

Nous voilà à gravir la côte de la Montagne; elle est un peu roide à monter, et l'hiver, sur neige et glace, à descendre, elle ne serait pas sans péril, si le petit cheval canadien n'avait le jarret si souple et le pied si solide, et le cocher québecquois la main expérimentée. Les côtes québecquoises n'ont rien qui m'effraie; je suis né à mi-côte, rue Sainte-Ursule,

et mes souvenirs me reportent au temps où l'*Evènement* habitait une sorte de maison branlante, au haut de cette montée, d'où se détachait de temps à autre, sur les passants, une vieille pierre historique ou un vieil abonné.

Il est d'habitude de parler de Québec comme d'une ville un peu en retard. Les Québecquois eux-mêmes n'y manquent pas. Il est possible qu'en arrivant de Chicago ce soit là l'impression qu'on en reçoive; en arrivant d'Europe, c'est différent. Elle a certainement conservé des parties anciennes, et c'est ce qui lui donne tant de cachet; mais elle a aussi des quartiers tout à fait dans le mouvement, comme Saint-Roch, et des boulevards de belle venue, comme la Grande-Allée. La ville, en réalité, est d'abord ancien et d'allure moderne.

Et que de coins pittoresques, avec des échappées merveilleuses, comme tout ce quartier du Cap d'où l'on aperçoit, par

interstices, les hauteurs de Lévis, l'île d'Orléans, le vaste port, le fleuve magnifique ! Je n'ai pas vu Naples et n'en puis rien dire, mais comme cette promenade de la terrasse Dufferin que domine de loin la citadelle, et au-dessous de laquelle serpente le vieil escalier et fermente la basse ville, est admirable ! Lorsqu'elle est le soir envahie par la foule, restée gauloise d'esprit et d'allure, que traversent comme une trainée joyeuse les petites Québecquoises gentilles ; qu'on entend pétiller le vieil esprit français, il semble que la France soit tout près. Ne dirait-on pas qu'en écartant un peu, qu'en rangeant du côté des Laurentides, l'île d'Orléans, on la trouverait derrière, écoutant les échos fidèles de sa propre voix ! Nulle part peut-être on ne voit mieux briller son étoile.

Québec est une ville unique ; aucune autre ne réunit de tels souvenirs à une

conservation si parfaite de son aspect primitif, de son caractère historique, à une nature environnante si merveilleuse, à une société si aimable et si brillante.

Comme me le disait un de mes compagnons de voyage, c'est un bijou; et comment les Américains qui viennent chercher en Europe de moindres spectacles, qui vont à Etretat, étriqué, à Trouville, baraque, je crois même à Dinard, poudré, ne finiraient-ils pas par priser ce joyau ? Maintenant surtout que le C. P. R. a mis sur sa terrasse un hôtel magnifique, Québec est destiné à être comme la ville de plaisance de l'Amérique du Nord. Et avec la ville de plaisance grandira la ville industrielle.

Cette situation géographique incomparable sera enfin mise en pleine valeur. Les touristes américains venus pour admirer un beau site, mais qui ne perdent jamais leur temps, découvriront aisément tout ce qu'il renferme de res-

sources pour de plus grandes entreprises.

La société québecquoise a une physionomie bien à part. Il n'y a guère que là qu'on trouve en Amérique une société qui songe à s'amuser et que rien ne peut détourner de ses projets de fête et de plaisir. On sent un milieu qui a toujours contenu une capitale. L'officialité n'a rien de gourmé; les fonctionnaires sont aimables, les gens en place bons enfants. On éprouve quelque confusion à les voir si empressés à vous satisfaire. C'est à hésiter à leur demander quelque chose, car ils ne vous refusent rien, et on a peur d'abuser.

Les édifices du Parlement ont un air ouvert, gracieux et comme accueillant; ils sourient aux députés. On n'a jamais, bien sûr, étouffé de discours dans ces libres murs. On y parle comme à ciel ouvert. Allais aussitôt, voyant la grande porte ouverte, voulait entrer entendre

un discours. Ça lui donnait soif d'éloquence, lui qui n'est jamais entré au Palais-Bourbon ; il s'est promis de revenir pendant une session. Il est convaincu que les députés anglais, dans ce milieu, doivent parler anglais avec un léger accent français.

Nous allons à Spencer Wood, par la route Saint-Louis, pour en revenir par le chemin Sainte-Foye. C'est une promenade charmante, et lorsque de Sainte-Foye on parcourt du regard tout le versant des montagnes, c'est ravissant.

Le lieutenant gouverneur, M. Chapleau, nous accueille avec cette bonne grâce qui est dans sa nature; et nous voilà de suite à causer de Paris avec un Parisien, plus au courant que nous qui avons perdu langue depuis un mois. Il ne nous reste, pour couvrir notre défaite, qu'à causer du Canada, et alors notre hôte nous fait compliment d'être si Canadiens. Le fait est que déjà mes

compagnons parlent comme s'ils avaient toujours habité le pays. Ils me renseignent, sans en avoir l'air, sur mon pays. Ils n'ont plus l'air de se souvenir du train de vie parisien.

Ce parc de Spencer Wood est tout à fait magnifique et de grand air. Avec cette large résidence, cette belle bibliothèque où l'on retrouve, à côté des œuvres canadiennes, les dernières publications parisiennes, ces allées ombreuses, cette vue grandiose du Saint-Laurent, ce voisinage d'une ville et d'une société charmantes, ces réunions d'hommes de goût très cultivé, ce serait une belle retraite pour quelqu'un qui serait arrivé à l'heure de la retraite. Mais M. Chapleau n'a rien d'un homme à la retraite. L'éclat de son esprit, la vivacité de sa parole, sa vigueur physique, tout révèle en lui l'homme d'action, qui prend seulement un instant de repos, entre deux ministères.

AU SAGUENAY

Je n'avais jamais vu le Saguenay et j'étais un peu embarrassé de mon personnage lorsque devant moi on en célébrait les beautés. Il ne suffit pas toujours de dire qu'on a vu la Seine de Rouen au Havre. Nous voici donc à bord de la *Carolina* et nous quittons Québec par une brillante et claire matinée. Nous commençons à voir passer sous nos yeux cette longue série de frais villages qui s'étend jusqu'au golfe : Beaumont, Saint-Michel, Saint-Valier, etc.

Tandis que mes compagnons regardent se dérouler ce panorama ravissant, que je n'avais pas oublié, j'observe un spectacle pour moi maintenant plus curieux, celui que m'offrent la vue et le contact des *habitants* qui sont à bord et

qui, affaires faites, retournent de la ville chez eux. Il n'est pas possible d'avoir l'air plus content, plus honnête, plus ouvert. Evidemment, ils ont fait voyage profitable, bien vendu, assez bien acheté, n'ont trompé personne et aussi n'ont été trompés de personne. Bourse bien garnie, conscience tranquille. La vie, les affaires, leur séjour à la ville, leur retour à la campagne, le paysage, le bateau, les employés qui les connaissent et savent chacun où ils vont, les amis qu'ils retroutrouvent et dont ils écoutent sans envie les belles opérations, à qui ils racontent sans enflure leur propre succès, tout leur semble aimable. Y a-t-il au monde population plus calme, plus vraiment prospère, plus heureuse? Point d'impôts, point de service militaire, point de doute ni sur l'avenir qui les attend ici-bas, eux et leur famille, si nombreuse qu'elle soit, ni sur celui qui leur est réservé au delà et qu'assure leur ferme

dessein de ne point transgresser les lois divines ; une grande confiance dans le Gouvernement, une égale estime pour l'opposition, à peine quelques murmures sur le compte de tel ou tel député, mais dont l'éloquence a bien vite raison.

Au milieu des groupes et du tumulte des conversations, deux ou trois curés qui circulent, entourés, écoutés, familiers, respectés, au fait des affaires de chacun, qu'ils se font raconter par le menu et dont tous les détails semblent les intéresser. Tous ils fument familièrement. J'appelle mes compagnons pour le constater. Durant la traversée à bord de la *Touraine*, un voyageur facétieux avait dit, au fumoir, pour montrer jusqu'à quel point le joug ecclésiastique pesait sur nous : *Au Canada, les prêtres empêchent les gens de fumer dehors.*

Ces pipes allumées de tous côtés ne nous auraient pas laissé de doute, si nous en avions eu. Nos cigarettes nous

parurent alors bien mesquines, et glissèrent de nos doigts vers le fleuve.

Nous apercevons la pointe de la Rivière-du-Loup. C'est là où nous attend une hospitalité comme on en voit peu, même au Canada où l'hospitalité est si largement pratiquée.

Tandis que M. Dansereau nous promène dans les environs, Mme Dansereau nous initie, au retour, à tous les secrets de la cuisine canadienne dont elle veut faire apprécier à mes compagnons les qualités natives et renouveler en moi le souvenir resté vivace dans mon estomac reconnaissant. Nous voyons toute la série passer sur la table, depuis le *petit Saguenay* jusqu'au cochon de lait, dont la tête tranchée au milieu de l'attention générale par le maître de maison, fait frémir toute l'assistance.

Les gourmets disent que la cuisine française n'est plus toujours ce qu'elle était. Ne trouverait-elle pas dans la cui-

sine canadienne, plus près de la nature, des éléments de rénovation! Celle-ci n'est ni anglaise, ni française, ni américaine, ni même normande : elle est elle-même.

Je m'en tiens à ceci que, dans une bonne maison, elle est excellente, et nulle part meilleure que chez Mme Dansereau. A cette pointe de la Rivière-du-Loup, par une belle journée, l'appétit aiguisé par les promenades au grand air, en cette compagnie distinguée, sous l'œil d'une maîtresse de maison modèle, nous avons tous été d'accord pour dire qu'il n'y avait rien de plus délicat et de meilleur qu'un repas canadien.

Notre hôte, M. Dansereau, est une figure à part dans le pays, un personnage à la fois discret et influent. En France, dans les affaires d'honneur, lorsqu'on ne s'entend pas sur les conditions du duel, on choisit un arbitre.

A Montréal, dans toutes les questions d'intérêt, d'amitié, de famille, cet arbitre

est toujours M. Dansereau. Il a rendu service à tout le monde.

Nous voilà en route pour Notre-Dame-du-Portage, village voisin de la Rivière-du-Loup, pour serrer la main à M. Faucher de Saint-Maurice, l'homme d'esprit que tous les marins français connaissent.

En passant, nous nous arrêtons pour saluer le seigneur Globensky, qui vient au-devant de nous entouré d'une meute de superbes chiens danois et qui a vraiment grand air ainsi. Il ne manque pas dans le pays de descendants des anciens seigneurs et cependant c'est seulement à M. Globensky qu'on donne le titre de seigneur. On dit le seigneur Globensky comme on dit le chevalier Drolet, le chevalier La Rocque, quoiqu'il y ait bien d'autres décorés de la Légion d'honneur et d'ordres pontificaux. C'est sans doute qu'ils sont considérés comme des personnalités typiques.

M. Faucher de Saint-Maurice nous

reçoit dans une tenue quasi-militaire, avec une sorte de cordialité brusque et enjouée; nous passons avec lui une heure fort animée, et une autre heure également agréable chez M. Joseph Simard.

Le lendemain, nous allons à Cacouna, par une route ombragée et charmante.

Il n'y avait autrefois comme plage à la mode que Cacouna, qui a maintenant bien des rivales; elle n'en garde pas moins sa place et un attrait particulier. Le fleuve s'y déploie largement et la vue s'étend au loin; on sent que le golfe qui conduit à la mer n'est pas à grande distance. On y reçoit comme une première impression de l'Océan.

Après trois jours d'un séjour plein d'agrément à la Rivière-du-Loup, nous reprenons le bateau pour le Saguenay. Ce petit voyage du Saguenay est devenu comme une sorte de *voyage aux bords du Rhin*. Bien des gens le font tous les ans,

ou à peu près. De Québec il ne dure que deux jours et deux nuits trop tôt passés.

Le premier arrêt est à Tadousac, site merveilleux à l'entrée même du Saguenay. A l'approche du bateau, on tire un coup de canon, et, en même temps, on hisse le drapeau tricolore. J'avoue que, si loin de France, à voir monter et flotter au vent les trois couleurs, le cœur nous a battu. Cela avait un petit air de triomphe et d'allégresse patriotiques auquel on ne saurait rester insensible.

C'est à Tadousac que fut construite, dit-on, la première chapelle. Tout comme de bons pèlerins, nous allons y respirer le recueillement. C'est très touchant, de l'avis de tous; ce petit sanctuaire érigé par les premiers Canadiens, nos ancêtres, est loin des grandes cathédrales élevées par la foi des aïeux d'Allais, Berthier et Debiève, pas si loin cependant si on regarde plus au sentiment qu'à l'art.

Pour trancher sur ce tableau primitif, une jeune fille qui rappelle à s'y méprendre le type parisien, très adroite et insinuante, nous offre des photographies et des souvenirs avec toutes les petites roueries du métier, dissimulées sous un naturel dont nous sentons toute la grâce dans ce coin pittoresque de la nature.

A côté de cela, des cochers comme on n'en voit pas, qui nous confient chevaux et voitures, en nous recommandant de ne pas les ménager.

C'est en vain que nous avons voulu laisser Berthier comme otage aux cochers confiants. Nous voilà en route seuls, conduisant tant bien que mal, par des chemins à nous inconnus et jouissant de cette heure de liberté entière.

En quittant Tadousac, nous entrons dans le Saguenay, dont le cours tantôt se rétrécit au point qu'on se demande si le bateau va pouvoir se glisser entre les rives, tantôt s'élargit et se déploie en des

lacs magnifiques. Nous saluons le cap Trinité, grandiose et qui domine le fleuve majestueusement. Le bateau siffle, et le bruit, après avoir fait comme le tour de la baie en heurtant les rochers, nous revient net et brutal. Autre effet curieux; il semble que ces rochers soient tout près de vous, que vous pouvez les toucher de la main : vous lancez une pierre, croyant les atteindre, et la pierre tombe à mille mètres de la rive, tout près du bateau.

Après avoir traversé la baie des Ha! Ha! nous passons à Saint-Alphonse, et à cinq heures du matin arrêtons à Chicoutimi, qui a déjà l'aspect d'une ville; mais cinq heures du matin c'est bien tôt et nous ne l'avons guère vue qu'à travers nos paupières alourdies. Après deux heures d'arrêt commence le voyage de retour.

Nous revoyons la baie des Ha! Ha! tout à fait digne de cette exclamation

naïve, car elle est singulièrement imposante. Voici le cap Trinité, le cap Eternité, superbes; et pendant tout le cours du Saguenay jusqu'à Tadousac, de nouveau sous nos yeux, merveille succède à merveille; c'est un paysage mouvementé, varié, qu'on ne se lasse pas de regarder. Nul aspect ne ressemble à l'autre, et c'est à regret qu'après avoir touché à Tadousac et salué la petite Parisienne, poussée si loin du boulevard, nous voyons s'éloigner ces sites que le paquebot, dans sa course trop rapide, fait repasser sous nos yeux qui en voudraient retenir l'image.

La *Carolina* nous ramène vers les plages fréquentées par le monde élégant; nous disons un bonjour à nos amis de la Rivière-du-Loup qui attendent notre passage sur le quai; nous arrêtons un jour à la Malbaie, qui est une sorte de Deauville, mais bien autrement pittoresque. Buiès, dans ses inimitables chro-

niques, a décrit tout ce pays avec une fidélité tendre, une émotion et un éclat de style incomparables. Nous l'avons lu durant tout ce voyage avec infiniment de plaisir et nous lui avons trouvé bien de l'esprit. Il y aurait péril à décrire après lui cette nature tourmentée et puissante.

Il serait trop long de parler de tous ceux qui, ici, nous ont fait fête; nous avons, en particulier, été ravis de la soirée donnée pour nous par Mme Roy et où se trouvait réunie une société charmante. Nous rencontrons là M. Pierre Garneau, le bon ami de mon père; M. le juge Routhier, dont on connaît le grand talent et l'esprit si fin, et tant d'autres. Au point de vue de l'élégance et des agréments de la conversation, on se croirait sur une des plages de la Manche, et je me demande avec quelque inquiétude comment je vais faire pour tirer de là mes compagnons. Des pique-niques s'annoncent de tous

côtés ; les jeunes filles toutes charmantes qu'ils ont aperçues au quai, à l'arrivée, entrevues aux fenêtres, sur les routes, en coquet costume, et qu'ils retrouvent ici, leur tournent un peu la tête. Je sens que si je cède ils sont perdus et que nous irons ainsi jusqu'à la clôture de la saison.

Le lendemain, nous déjeunons chez Mme De Celles, dînons chez Mme Ernest Pacaud, comme à Paris et mieux; nous passons l'après-midi à nous promener en calèche. Cette petite calèche canadienne qui vous fait sauter comme si vous étiez encore sur les genoux de votre nourrice, dit Allais, nous amuse extraordinairement. Mes amis ne s'en lassent pas, et, au moment de partir, ils m'échappent encore en calèche.

A QUÉBEC

Nous voici de nouveau à Québec et ce n'est jamais sans plaisir qu'on y revient. C'est le point d'Amérique le plus rapproché de l'Europe : il semble que, par ce large fleuve, ce vaste golfe, il soit aussi facile de se rendre dans le Vieux-Monde que de traverser de Québec à Lévis. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'à se laisser glisser vers le fleuve, et par le fleuve se laisser porter jusqu'à la mer; trois jours alors, et les côtes d'Irlande se dessinent à vos yeux. Si la *Touraine* venait du Havre à Québec, au lieu de s'attarder sur la longue route de New-York, elle battrait ses rivaux de bon nombre d'heures. Et alors les Américains de l'Ouest, qui comptent les minutes, ne connaîtraient d'autre route que celle du Saint-Laurent.

Quel transport sur les deux rives si on apprenait tout à coup que la plus rapide traversée a été faite entre deux ports français comme le Havre et Québec! Pour revenir, la *Touraine* refuserait la moitié de la population canadienne se précipitant à son bord. Bientôt accourraient les rivaux, mais ils n'effaceraient pas la première impression de New-York vaincu par Québec sous pavillon français.

Il est difficile de s'expliquer pourquoi il n'y a pas encore un service direct de paquebots entre la France et le Canada. Par un hasard paradoxal, la France, qui ne songe pas à conquérir ce port, y envoie chaque année des vaisseaux de guerre, toujours bien accueillis, du reste, et pas de navires de commerce! Elle se rappelle à son ancienne colonie par quelques coups de canon inoffensifs. Tout le monde est ravi de les entendre résonner au pied de la citadelle; quel-

ques ballots de marchandises françaises déchargés sur les quais feraient mieux l'affaire des deux pays, cependant.

En attendant ce jour triomphal, les grandes lignes canadiennes font un service un peu plus lent, mais qui a cet avantage inappréciable de vous tenir trois jours durant en vue de terre, dans des eaux souvent paisibles.

Nous logeons cette fois à l'hôtel Frontenac. Il n'est pas aisé de faire l'éloge de l'hôtel où on loge. On a toujours l'air de payer sa note en justes éloges.

Bravons le préjugé et disons que tous quatre nous étions, à déjeuner, après une promenade matinale sur l'admirable terrasse qui avoisine Frontenac, absolument satisfaits de l'hôtel, du menu, de nos chambres aérées et commodes. Et la discussion s'engage avec un Québecquois, récemment revenu de Paris, qui préfère le Grand-Hôtel, d'où il voit de sa fenêtre le vaisseau bizarre et tourmenté de

l'Opéra et sent gronder sous ses pieds la vie parisienne au café de la Paix. Plus Canadiens, la vue de l'île d'Orléans, les hauteurs de Levis et toutes les manifestations de cette forte nature nous plaisent davantage, en ce moment du moins, que l'éclat et le mouvement factices de la place de l'Opéra.

Après déjeuner, nous nous rendons par la rue de la Fabrique et la rue Saint-Jean, pour le plaisir de prendre le chemin le plus long et de passer sous la porte Saint-Jean, jusqu'au Parlement. Il s'ouvre à deux battants devant nous comme devant des députés en vacance, et, obéissant à une vielle habitude d'enfance, je vais tout droit au bureau de M. Le Sage. Il est le même, toujours aimable et bon, qu'il y a quinze ans, et aussitôt il endoctrine mes amis au sujet du lac Saint-Jean. C'est là où ils devraient aller s'ils veulent connaître le pays, et se fixer s'ils ont quelque souci de leur

bonheur et de leur prospérité. C'est en vain que je lui dis que je ne vois pas bien Alphonse Allais cultivant ses champs si loin de chez Graff. Il me répond avec un bon sourire et en enveloppant de son franc regard toute la personne de l'auteur de *Pas de Bile*, qu'il lui paraît, au contraire, un gaillard tout à fait propre à dompter la forêt. M. Ernest Gagnon, un fin lettré qui entre en ce moment, confirme le dire de M. Le Sage, en y ajoutant quelques arguments d'ordre littéraire. Et Allais paraît hésitant entre Paris et le lac Saint-Jean. Mais il se rappelle tout à coup qu'il est de Honfleur, et, adroitement, il pousse ses interlocuteurs vers l'éloge de la Normandie. Le Normand se réveille en tous : les champs, les paysages, les paysans, les monuments, les cathédrales de la Normandie se mettent à défiler dans les imaginations, et le lac Saint-Jean est oublié.

Après une pointe poussée vers le

cercle de la garnison, nous partons avec le lieutenant-gouverneur pour Spencer Wood où nous attend, pour la seconde fois, une hospitalité charmante. Le beau parc qui entoure le château et d'où l'on embrasse un si admirable paysage, et tous ces lieux qui ont été témoins des derniers combats entre Français et Anglais, — le voisinage peut-être de l'infatigable érudit et chercheur, M. Le Moine, qui habite à deux pas de là — nous poussent vers un retour sur le passé. M. Chapleau, avec cette sorte d'éloquence familière qui égale, dans l'intimité des entretiens, la haute éloquence qu'il déploie devant le public, ressuscite à nos yeux, par une vivante description, ces grandes scènes historiques du siècle dernier.

A MONTRÉAL

En quittant Spencer Wood, nous descendons à la basse-ville prendre le bateau pour Montréal. C'était ce jour-là le *Montréal,* capitaine Roy. L'excellent commandant, nous reçoit à bord comme chez lui, en toute bonne grâce. Il prie le lieutenant-gouverneur d'occuper la cabine des directeurs et M. Chapleau nous invite à l'y suivre. Nous voilà pour la soirée installés dans une large pièce, en la meilleure compagnie du monde. Le juge Würtele qui, le premier, a relié financièrement, le Canada à la France, par ses très heureuses opérations avec la Banque de Paris, en 1880, vient nous y rejoindre. Le bateau bientôt passe devant Spencer Wood, dont le pavillon salue le *Montréal*, qui rend le salut.

Nous arrivons à Montréal de bonne

heure, et après avoir pris congé de M. Chapleau, nous allons faire une première visite au Saint-Lawrence-Hall : on en fait plusieurs dans la journée. C'est au Saint-Lawrence-Hall et dans ce coin de la rue Saint-Jacques que se rencontrent, de dix heures du matin à une heure, les gens qui mènent la ville. Le mouvement y est alors très grand ; il diminue l'après-midi et cesse le soir. C'est de onze heures à une heure qu'il faut observer ce coin vivant de Montréal : le Saint-Lawrence-Hall, le City-Club, très hospitalier et bien dirigé, etc. C'est à saisir, en trinquant.

Le propriétaire du Saint-Lawrence-Hall, M. Hogan, est un vieillard étonnant d'activité et de belle humeur. C'est le type du vieux Canadien anglais ; mi-Anglais, mi-Français, Anglais de naissance, mais encore plus Français d'esprit, parlant notre langue comme un vieil habitant de Montréal.

Nous songeons aussitôt à aller déjeuner chez mon cousin Louis Perrault. C'est la première pensée qui vous vienne en arrivant à Montréal. Et justement le voilà avec l'échevin Préfontaine, qui nous invite à l'accompagner à l'Hôtel-de-Ville. Chemin faisant, nous causons de Montréal et de l'air de progrès qu'on y respire, grâce aux larges avenues ouvertes de tous côtés et dont M. Préfontaine a tracé le plan et poussé l'exécution avec une énergie sans égale.

A l'Hôtel-de-Ville, M. Perrault nous conduit au bureau du greffier de la ville, M. L.-O. David, qui est l'âme et le chef de tous les mouvements patriotiques au Canada. Il y a des gens qui sont ambitieux, intrigants ou amoureux : M. David, lui, n'est que patriote. Il n'aime que son pays. Ne lui parlez pas d'autre chose, il a l'air distrait : son esprit est loin de vous. Mais glissez dans la conversation une allusion patrioti-

que, et aussitôt il est toute attention et tout feu.

Nous allons présenter nos devoirs au maire, M. Villeneuve, qui nous reçoit d'une façon parfaite et nous invite à assister à la séance du Conseil municipal. Séance quasi-orageuse, mouvementée, où les interpellations en anglais croisent les discours français. Mes compagnons sont frappés de la physionomie française de l'assemblée, qui a une importance considérable, puisqu'elle préside aux destinées d'une ville de 250,000 habitants, et qui renferme la plus notable partie de l'industrie, du commerce et de la fortune du Dominion. Prennent part au débat les principaux membres du Conseil : M. Hurteau, qui dirige les finances civiques avec une rare compétence; M. Beausoleil, dont la grande valeur est admise de tout le monde; M. Rainville, froid, sec, adroit; et un très brave homme l'échevin Reneault,

dont l'honnête franchise débrouille les cartes lorsqu'elles sont mêlées.

Mais l'heure du déjeuner approche, et Louis Perrault, qui n'entend pas laisser brûler le rôti, montre en main, avec sur sa figure l'anxiété du gourmet qui sait l'heure précise à laquelle il faut se mettre à table, donne le signal. En voiture, et sur la route, à tout instant, la tête hors la portière, il hèle d'autres convives. Il lance l'invitation d'une main sûre et exercée, et personne ne résiste. Notre voiture est bientôt suivie de plusieurs autres : c'est un cortège que suivent M. Préfontaine, le vicomte de la Barthe, M. Reid Taylor, M. Paul Wiallard, etc., etc.

Tout Montréal, et les touristes français, et tous les étrangers arrivant au Canada avec une lettre d'Europe, connaissent le 153, rue de l'Université. C'est la maison la plus charmante et la plus ouverte qu'on puisse voir. Une maî-

tresse de maison, Mlle Perrault, gracieuse, accueillante, spirituelle, au courant du dernier livre, du dernier article parisien, au fait aussi de tout ce qui se passe en ville, invitant chez elle les gens graves à condition qu'ils soient aimables, les jeunes gens qui promettent et les vieux qui tiennent bon, les très jolies femmes, celles qui ont beaucoup d'esprit, celles qui ne cherchent pas à en avoir et qui en ont, enfin, toute la société lettrée et élégante; un maître de maison très gai, plein d'entrain, très fin connaisseur, qui ne veut jamais dîner seul et qui savoure un bon mot comme il déguste un bon vin, doué lui-même d'une veine comique irrésistible et d'un très original esprit d'observation; enfin, sous leurs ordres un maître d'hôtel entendu, une cuisine merveilleuse, qui invente chaque jour un mets qui fait oublier celui de la veille.

Après le gai repas, promenade autour

de la montagne. Ce ne sont plus ici les aspects grandioses des environs de Québec et du bas du fleuve; mais des contours plus gracieux, des pentes plus douces, un paysage reposé, qui se rapproche davantage des environs de Paris, un paysage parisien arrosé par le Saint-Laurent, et au milieu duquel se détachent cette île Saint-Hélène, qui paraît petite comparée à l'île d'Orléans, et ce superbe pont Victoria qui, en reliant les deux rives du fleuve, figure la toute-puissance moderne !

A OTTAWA

Après la vieille capitale, la nouvelle. Le contraste est violent entre Québec, la grande ville de plaisance, ornée de tous les prestiges du passé et de tous les agréments du présent, et la nouvelle capitale, d'une modernité toute améri-

caine, qui se présente aux yeux à l'arrivée, avec un décor de constructions et de chantiers de bois emprunté la veille à la forêt voisine. La ville cependant à deux aspects, la ville industrielle et la ville officielle ; les marchands de bois et les fonctionnaires se l.. partagent. De là un caractère mixte qui fait qu'elle vous cause une impression assez compliquée. Est-ce l'industrie qui l'habite, ou bien l'Etat qui y repose? Lowell ou Versailles?

Les édifices du Parlement qui s'élèvent dans une situation unique et qui s'aperçoivent de loin, dominant gracieusement la contrée, assurent le triomphe de l'Etat. Ils sont vraiment d'un tour architectural charmant ; mais, si on n'était averti, les croirait-on habités par des députés? On verrait apparaître aux fenêtres, à ces fenêtres étroites et mystérieuses, des têtes de moines qu'on dirait à part soi : C'est bien cela, c'est un monastère.

Et lorsque, hors session on pénètre dans ces longs couloirs sombres, déserts et mal éclairés, l'impression au lieu de se dissiper s'accentue. Cette grande salle où siègent les députés, mais c'est une vaste chapelle ! Cette autre salle magnifique où se réunit le Sénat, fait partie de la même cathédrale sans doute ! Recueillons-nous, parlons à voix basse, glissons sur les dalles, tout nous y invite.

Nous sommes arrivés en pleine session, et ce que je note là c'est une impression d'autrefois. La Chambre, en séance, n'a rien d'une église en prières. Il faudrait une rare bonne volonté pour prendre pour des dévots prosternés tous ces députés inclinés sur leur pupitre et griffonnant la correspondance qu'ils entretiennent avec leurs électeurs. On ne peut s'empêcher cependant d'être frappé de la déférence que tous, de droite et de gauche, témoignent au Président, si on

la compare à l'irrespect dont, au Palais-Bourbon, celui qui dirige les débats recueille à chaque séance des marques non équivoques de la part d'un certain nombre de ses collègues.

En face les uns des autres comme des chefs d'armées, sont rangés les ministres et les chefs de l'opposition. Cette disposition me semble meilleure que celle qui place les ministres en face de la tribune, d'où l'on semble toujours lancer un réquisitoire contre eux, et qui disperse les partis hostiles aux quatre coins de la salle.

Sir John Macdonald n'est plus là pour diriger le débat avec cette aisance supérieure et la finesse de touche qu'il apportait dans sa façon de jouer du piano parlementaire, qu'il connaissait de si vieille date et sur lequel il avait exécuté avec maëstria tant d'airs populaires. Personne ne lui ressemble moins que le premier ministre actuel, sir John

Thompson, qui réussit par des qualités d'ordre différent et dont la dialectique a sur la Chambre un effet extraordinaire.

Mais presque tous les collègues de sir John Macdonald sont restés à leur poste. On ne pouvait espérer mieux choisir que cet habile meneur d'hommes, et il y aurait eu quelque risque à prétendre mieux s'y connaître que lui en ministres.

Nous allons saluer les ministres français; sir Adolphe Caron qui, dans son élégante personne, représente, au delà de l'Atlantique, ces jeunes hommes d'État anglais qui mènent de front la politique et le sport et sont, à leurs heures, tour à tour les hommes de représentation et les hommes d'action du parti; M. Ouimet, entré plus tard que lui au ministère, mais à qui, de suite, on a confié un portefeuille qui aurait paru lourd à quelqu'un de moins rompu aux affaires et aux grosses questions qui en dépendent.

Faut-il traverser la Chambre et aller présenter nos hommages au chef de la gauche, M. Laurier ? Il n'y a pas ici de barrière infranchissable ; il n'y en a pas, en tout cas, entre la droite et la gauche, depuis que M. Laurier, qui est la courtoisie même, dirige l'opposition, et c'est un des ministres qui nous y invite.

La séance commence, et c'est M. Tarte qui a la parole. Quel feu ! quelle véhémence ! C'est à se demander si nous ne sommes pas au Palais-Bourbon. La bonne tenue des députés devant cette vive philippique nous rappelle que nous sommes bien à Ottawa.

Le débat sur le traité franco-canadien nous amène au Sénat, où le ministre de l'agriculture, M. Angers, prononce un magistral discours qui entraîne les hésitants et fait voter la convention dont le commerce canadien augure tant de bien. Le Sénat est un foyer de tempérance, et les sénateurs redoutent l'invasion des

vins mousseux. Très habilement, le ministre a fait ressortir de quel grand secours serait le bon et généreux bordeaux pour combattre les ravages de l'intempérance. Tout le monde buvait, non du lait, mais du bordeaux en l'écoutant. On en buvait encore le soir, au dîner, au restaurant du Parlement, à presque toutes les tables.

J'ai pu constater de combien d'espérances est entourée, dans le monde parlementaire et le monde des affaires, la réouverture des relations commerciales avec la France. Il y a maintenant, à Montréal, une chambre de commerce française en pleine activité et qui publie un bulletin mensuel fort bien fait, à côté d'établissements en grande prospérité, comme le Crédit foncier franco-canadien. Trois gros emprunts ont été faits par la province de Québec sur la place de Paris. Cela constitue un ensemble qui, sous l'action féconde de la

nouvelle convention, servira de base à un développement sérieux d'affaires.

Le Canada possède des forêts inépuisables et la France peut y prendre tout l'approvisionnement de bois dont elle a besoin. D'autre part, les vignobles du Bordelais et de la Bourgogne ne sont pas prêts à tarir : le whisky et autres poisons courants n'ont qu'à bien se tenir. Lorsqu'on ne sera plus dans la cruelle nécessité d'opter entre le gin et le thé, tout le monde sera tempérant. Le règne bienfaisant du bordeaux aura commencé, pour ne plus finir, et tous les sénateurs en boiront avec le ministre.

Il est facile, sans être prophète, de prévoir que, d'ici à peu d'années, le commerce entre le Canada et la France aura atteint des proportions inespérées hier. Il en arrivera à serrer de près le commerce avec l'Angleterre et avec les Etats-Unis. Une bonne ligne directe, sur le modèle de la grande ligne du

Havre à New-York, et le prodige s'accomplira rapidement sous nos yeux. Les marchandises françaises, au lieu de passer par l'Angleterre ou d'être démarquées aux Etats-Unis, se répandront sans obstacle dans les grandes villes et les campagnes canadiennes.

Lorsque les séances languissent, c'est à la bibliothèque qu'on retrouve bon nombre de députés.

Le bureau du bibliothécaire, M. De Celles, devient un centre très animé de conversations. C'est rarement de la question politique qui fait les frais de la séance dont on cause; c'est même pour s'y dérober et s'en délasser qu'on y vient. On nous interroge, avec intérêt, sur les petits potins littéraires et les gros potins politiques de Paris, et c'est avec une vive curiosité qu'on nous suit dans les coulisses du Palais-Bourbon. Il n'y a pas de chose indifférente lorsqu'elle se passe à Paris, ni de petit personnage

lorsque de loin on le voit traverser cette grande scène.

Avons-nous grand'chose à apprendre à M. De Celles sur tout cela ? J'en doute un peu, et son sourire me dit assez que nous ne lui révélons pas grand'chose. Avec son expérience des nommes, son grand sens, il voit juste au loin comme tout près. Et sur les choses littéraires, il est également au point; il aurait été la veille à l'Académie, à la Comédie-Française, qu'il n'en causerait pas autrement.

Ottawa est, grâce à cette belle bibliothèque, un petit foyer littéraire comme Québec. A part la Société Royale, qui réunit dans son sein toutes les sommités littéraires et savantes du pays, il y a les *Dix*, sorte de club littéraire que préside le juge Fournier, et dont font partie M. Marmette, ce Parisien regretté de Paris, M. Alfred Garneau, le fils éminent et modeste de notre grand historien, le brillant et infatigable érudit Ben-

jamin Sulte, et tout un petit groupe d'esprits d'élite.

Nous aurions volontiers prolongé notre séjour dans ce milieu si vivant, mais la session allait finir, et on nous attendait à Niagara.

A TORONTO

Dans le train qui nous emporte vers la capitale de la province d'Ontario, nous recueillons nos impressions et nous causons un peu de tout. Et d'abord comme toujours, de France dont les journaux nous suivent régulièrement et ramènent nos pensées vers Paris. Comme il est difficile de s'en détacher tout à fait, ce Paris! On le voit toujours, ce point lumineux, de quelque côté qu'on regarde. La pensée y revient, aussitôt qu'elle est laissée à elle-même; c'est là seul que règnent sans partage l'esprit, l'art, la fan-

taisie, la gaité, qui ont des intermittences ailleurs, des retours fréquents vers la réalité simple.

Les imaginations gaies qui remplissent ces feuilles diverses font plus de plaisir, à cette distance, que — tranchons le mot, disons la chose — la découverte de l'Amérique.

Ah ! si Emile Goudeau, Alphonse Allais, George Auriol, savaient combien ils contribuent à la joie universelle, à l'allégresse de l'humanité, combien ils sont nécessaires aux hommes, ils ne seraient pas si paresseux et ils écriraient un volume par jour. Mais nous y perdrions de les voir si souvent au café ; n'insistons donc pas.

Et néanmoins, dans ce train rapide, nous les oublions bientôt. Le spectacle est si différent de celui auquel nous sommes habitués, que le contraste nous empoigne. Dans ce vaste wagon admirablement aménagé, où l'on circule comme

à l'hôtel, distribue des poignées de main comme dans la rue, dort comme chez soi, nous n'avons garde de regretter les compartiments où l'on range les voyageurs par huit, en Europe, sans qu'ils puissent bouger autrement qu'ensemble et en dérangeant le voisin. Vous connaissez le mouvement : Veuillez écarter votre pied que je puisse à mon tour mettre le mien sur la chaufferette.

Ici règnent la liberté, l'aisance. On fait ce que l'on veut, va où l'on veut, dort dans un coin ou dans l'autre. La seule chose qui ne puisse se faire c'est, comme sur les chemins de fer de l'Etat en France, de ralentir la marche du train, s'il y a à bord un sénateur que la vitesse incommode.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un chemin de fer mieux organisé que le Pacifique, des trains mieux conduits. Et dire que cela dure sans accroc, comme s'il s'agissait d'un parcours ordinaire,

de l'Atlantique au Pacifique, la traversée d'un continent.

Nous arrivons en gare à Toronto. Quel tumulte! Quel mouvement! Et aussi quel ordre dans ce va-et-vient incessant! De tous côtés des trains partent, arrivent, car la gare sert au Grand Tronc comme au Pacifique, les deux grandes compagnies rivales. Je n'ai jamais eu, comme dans cette descente de train, la sensation du mouvement prodigieux qui, en vingt ans, sous l'impulsion maîtresse du C.-P.-R., a fait entrer le pays dans une voie de progrès qui s'étend à perte de vue devant lui. Cette gare, traversée en tous sens et comme en ébullition, et cependant bien ordonnée, c'est comme l'image même du Canada.

La ville de Toronto a grand air. C'est une belle ville de province en Angleterre, ou mieux encore, un beau quartier de Londres avec une activité plus marquée. Ceux qui aiment la vie anglaise, ses

aspects sévères, son charme pénétrant et durable dans l'intimité, son caractère loyal et sérieux dans les affaires, ne sauraient désirer un séjour plus à leur gré. On s'y sent pris par cette existence sereine qui semble être celle même de la famille, dont la distraction ordinaire est la tasse de thé — cette bonne tasse de thé qui repose de tout — et qui s'épanouit à *Christmas* dans tout l'éclat du foyer domestique grand allumé.

Nous visitons la ville dans cette disposition particulière qui fait aimer ce que l'on voit et désirer de prolonger la vision de l'existence entrevue à travers les portes entre-bâillées et les fenêtres entr'ouvertes. Il nous semble que nous vivrions bien à Toronto, que nous y serions heureux, et que nous y deviendrions peut-être riches, à la condition, bien entendu, d'y asseoir une famille solidement et de ne jamais quitter son ombrage tutélaire.

Nous jetons un coup d'œil sur les édifices parlementaires. Ce que nous en admirons, sans réserve, c'est la disposition intérieure. Nulle part, il n'existe des bureaux publics mieux compris, plus spacieux, mieux éclairés. La lumière entre de tous les côtés. Je ne sais pas où l'on peut y cacher les paperasses. Rien n'y sent la paperasserie, en tous cas. On ne doit guère y paperasser, du reste. C'est comme une grande administration ouverte.

A neuf heures du matin, le lendemain, nous nous embarquons à bord du *Cibola*, en route pour Niagara. Cette traversée sur le lac Ontario rappelle, à s'y méprendre, celle de l'Océan. Les vagues sont plus courtes, dit-on; elles s'allongent, en tous cas, suffisamment pour atteindre le voyageur et le bercer jusqu'à ce qu'il ait le mal de mer. La tempérance règne à bord, de sorte qu'on a pour combattre le malaise que la vue changeante

du ciel. Suivre les nuages du regard, les voir fuir à l'horizon est de tous les moyens connus le moins efficace pour ramener la stabilité dans l'estomac. Essayez, et vous m'en direz des nouvelles. Même à terre c'est une ressource infaillible pour déranger l'équilibre digestif.

A NIAGARA

A Queenston, un tramway électrique, qui traverse un paysage accidenté et charmant, nous porte vers le Niagara dont de loin on entend s'élever la grande voix. Beau mouvement d'orgue, ma foi ! avant le spectacle. Cette forte rumeur vous prépare à ce que vous allez voir. Elle vous trouble par avance. Et lorsque le rideau se lève sur l'énorme chute d'eau, déjà prêt pour la secousse, on est saisi de stupeur. Cette masse d'eau qui tombe avec une force terrifiante vous

ébranle les nerfs. Vous vous sentez attiré vers elle de façon irrésistible.

Les gens qui, alors, vont tout droit se jeter dans la chute ne m'étonnent pas. Ce sont tout simplement, non des suicidés, mais des gens nerveux, des gens à impressions trop vives. Il leur faut un bain ou la mort.

Mais il y a d'autres moyens de passer sous la chute. Il y en a même de très pratiques, et, revêtu d'un costume conforme aux usages, vous goûtez sans péril la sensation de sentir crouler sur vous ce tourbillon liquide. Vous circulez sous les flots comme sous terre.

A mesure que vous remontez à la surface, vous voyez tout tout au fond comme de petits nains qui ne sont autres, pourtant, que des touristes qui suivent la route que vous venez de parcourir. Vous avez été aussi petits qu'eux un instant auparavant.

Je ne le dis pas uniquement par pa-

triotisme, mais le côté canadien des chutes est bien autrement pittoresque que le côté américain, trop industrialisé ; et lorsque monte de la chute cette buée lumineuse qui jette sur tous les jardins environnants une clarté délicieuse, le contraste est merveilleux entre le paysage, calme et reposé, et l'éternelle tourmente.

Notre traversée de retour à Toronto s'effectue par une nuit splendide. Comme nous approchons, nous sommes frappés de l'étendue de la ville qui, comme un cordon de lumière, se développe sur la rive. Cette vue de nuit, cette brillante illumination, donnent l'impression qu'on a devant soi, une très grande ville dont la silhouette remplit l'horizon tout entier.

A bord, se trouvaient avec nous un prêtre français, venu du Cantal à Toronto, et quelques ecclésiastiques, français aussi, tous très attachés au Canada. Cet attachement, du reste, on le retrouve chez tous les Français qui ont habité

notre pays, comme le désir passionné de voir la France chez les Canadiens.

Avec ces Canadiens de fraîche date, ces Français d'hier, nous ne parlons que du Canada, qu'ils ne se lassent pas de louer; avec des Canadiens, nous n'aurions parlé que de la France, sans jamais satisfaire tout à fait leur curiosité, ni épuiser leur intérêt.

A SAINT-JEAN

A peine de retour à Montréal, nous en repartons pour une série d'excursions.

A Saint-Jean d'abord, où notre excellent ami Patenaude nous ramène volontiers. Avec son école militaire et le brillant colonel qui la dirige, les uniformes qu'on y rencontre à chaque pas, cette petite ville située près de la frontière américaine, rappelle les villes-frontière

de l'Est. L'âme française y bat aussi, si le drapeau qui flotte sur nos têtes est différent. Le colonel comte d'Orsonnens nous avait conviés à un banquet ; menu exquis, gaîté gauloise, les mêmes propos qu'autour d'une table d'officiers de l'autre côté de l'Océan. Sommes-nous en France ou au Canada ?

Nous ne le saurions dire, avant même que les vins généreux n'aient légèrement échauffé les idées. Chartrand, comme capitaine aux chasseurs alpins, et Debiève, en sa qualité d'officier d'artillerie de réserve, sont vraiment les héros de la fête.

Parfois, j'ai entendu exprimer la crainte qu'un trop fréquent contact avec nos voisins les Américains n'ait pour effet d'atténuer notre vivacité patriotique. Il n'y parait pas à Saint-Jean, si près de la frontière cependant. C'est une petite ville et une population bien françaises. Et qui pourrait être plus français que le

chef de l'opposition au Parlement provincial, M. Marchand, qui semble placé là pour modérer le courant des idées américaines s'il s'y faisait sentir ! C'est, comme esprit, caractère et talent, un parfait Français.

Après le banquet militaire nous allons à la villa Léda, sur l'invitation de Mme Givernaud. Une réception charmante nous y attendait, et cette belle fin de soirée complète cette journée si agréable.

Le lendemain, régates fort bien organisées par M. Tresidder, du *Star*. Nous les suivons à bord du superbe yacht *Nirvana*, à Mme Givernaud.

A SAINT-JÉRÔME

Pour se rendre à Saint-Jérôme, on traverse un pays qui donne une exacte idée des belles campagnes canadiennes, calmes, reposées, sereines. Tout ce qu'on voit sur la route respire l'aisance et le contentement. C'est comme situation, tout l'opposé de Saint-Jean, et comme au second plan : au premier plan cependant de la colonisation dont M. Chapleau et le curé Labelle ont tracé les grandes lignes dans cette vaste région.

Le nom de Prévost y est familier à tous, c'est une puissante famille libérale et c'est de l'un de ses membres, l'honorable M. Wilfrid Prévost, que nous recevons l'hospitalité, dans une magnifique résidence, hospitalité cordiale et parfaite. Nous y trouvons son frère, M. Melchior Prévost, type du patriote et du libéral

Canadien, très franc d'allure, très carré d'opinion, qui ne veut pas qu'on transige avec les idées du jour.

Notre ami M. Jean Prévost, tout frais émoulu de Paris, nous promène dans la campagne par une belle journée d'automne, et avec un léger soupir de regret pour les charmes différents des paysages parisiens, il nous en fait admirer les beaux aspects.

A SAINT-LÉON

Le lendemain, nous partions pour Saint-Léon, qui est une sorte de Vichy canadien. Eaux excellentes et d'un goût fort agréable. On y vient de toutes les parties du Canada, et aussi des Etats-Unis. On peut prédire qu'une guérison bien placée ou un médecin célèbre doublera la clientèle de Saint-Léon un jour ou l'autre.

Nous descendons du train à Louiseville, et c'est dans une de ces bizarres voitures d'origine et d'allure américaines appelées *planches*, et qui font regretter les calèches de la Malbaie, que nous nous rendons à Saint-Léon, bercés par une sorte de vacillement continu. Le paysage rappelle beaucoup celui d'Auvergne. Nous ne pouvons tirer un mot de notre petit cocher. S'il avait été Auvergnat aussi, il eût parlé davantage sans doute.

Saint-Léon réalise ce prodige que, sans le secours de théâtre et de café-concert, il est une des places d'eaux les plus animées que je connaisse. Il ne demande son agrément qu'aux réunions de famille, et c'est un trait bien caractérisque de la société canadienne où règne sans partage la famille, mais la famille ouverte, accueillante, respectée de tous, et à laquelle il est sans exemple qu'on ait jamais fait regretter sa rare bienveillance.

A ARTHABASKAVILLE

J'avais réservé, comme dernière excursion, Arthabaskaville, où [illegible] écoulée une partie de mon enfance, voulant partir sur ce souvenir qui me reportait à quinze ans en arrière.

C'est sur l'invitation d'une des femmes les plus remarquables du Canada, Mme Lavergne, que nous y allions, et l'accueil que nous avons reçu chez elle, par la grâce, le charme et la bonté, ne saurait être surpassé.

Plusieurs de nos amis de Montréal étaient venus avec nous, et vraiment la fête, presque la dernière avant notre départ, était complète. Mme Lavergne est une maîtresse de maison qui songe à tout, et pour remplir un programme varié, elle a demandé à chacun quel-

que chose; ceux qui, comme moi, ne dansent guère, ont dit des monologues.

Dans la journée, nous avions, sous la direction de deux jeunes filles charmantes, Mlles Lavergne et Côté, parcouru la petite ville et les alentours qui m'étaient autrefois familiers. Il me semblait que c'était hier encore que je courrais par les champs, et que rien n'avait vieilli autour de moi que moi.

C'est à Arthabaskaville qu'habite M. Laurier, le chef de la gauche, et malgré tous les appels des grandes villes, il est resté fidèle à ce pays qui a vu naître et grandir sa haute fortune politique.

Mon grand'père, et mon oncle le docteur Poisson, dont le fils est un poète plein de talent, ont été les véritables fondateurs d'Arthabaskaville; je m'y sens captivé et retenu par tous ces liens du passé, et il me faut un effort pour m'y soustraire.

A MONTRÉAL

Notre voyage tire à sa fin. Rappelé en France, Alphonse Allais nous a quittés le premier, et nous allons le suivre dans quelques jours, non sans regret de ne pouvoir prolonger notre séjour et non sans espoir d'un très prochain retour.

Nous revoyons la ville, dont toutes les rues principales, les encoignures où l'on se retrouve, les figures connues sont maintenant familières à mes compagnons de voyage comme à moi-même.

C'est vraiment une belle ville que Montréal, avec un aspect clair et joyeux dans sa puissante activité d'affaires. Comparez, si vous voulez bien juger; prenez, par exemple, comme points de comparaison, Liverpool en Angleterre et Lyon en France. Ce sont des villes supérieures

comme chiffre de population à Montréal, mais certes point comme aspect et comme agrément.

Et quelle population vivante, vibrante, sympathique, aimable ! Point de trace de scepticisme, encore moins de pessimisme, de ce pessimisme qui, sous couleur de culte pour le passé ou de vision de l'avenir, dénigre les hommes et rapetisse les choses. Si vous voulez plaire à un Canadien, ne lui dites de mal ni de son pays, ni de son temps ; ne faites paraître à ses yeux que le bon côté du monde. A quoi bon voir l'autre ? C'est une vue stérile, qui ne mène à rien. Ce qui mène à tout dans un pays nouveau, c'est la confiance. C'est ainsi qu'on a vu surgir depuis vingt-cinq ans tant de choses qui ont transformé ce pays et lui ont ouvert les plus larges destinées, à commencer par le chemin de fer du Pacifique, sans parler de la Confédération elle-même.

Ceci nous frappe tous : les physiono-

mies s'éclairent d'un bon sourire lorsque, à notre tour et très sincèrement, nous dépouillant du sentiment chagrin qu'on apporte d'Europe et qui porte à diminuer le succès des autres, nous parlons du talent ou de la fortune des gens.

Personne ne saurait réussir au Canada, ni dans la politique, ni dans les affaires, s'il ne commence par un acte de foi dans les destinées du pays.

Cette fin de séjour est remplie par de nombreux repas d'adieu. J'en passe, et des meilleurs, de peur que de quelque estomac débile ne s'élève ce murmure : Vous avez donc passé tout le voyage à table ! Je me borne, après m'être rappelé un délicieux dîner donné, au Metrepolitan Club, par M. Préfontaine et M. Saint-Jean, à parler de notre dîner d'adieu.

Mon cousin Louis Perrault avait mis à notre disposition, pour ce dîner, que Debiève et Berthier désiraient offrir à quelques-uns de nos amis avant le départ,

son installation commode et charmante, que tout Montréal connait, et le ménage Guéry, cuisinière modèle et maitre d'hôtel de premier ordre.

Convives : Le Lieutenant-Gouverneur Chapleau, le maire Villeneuve, M. De Celles, M. Dansereau, M. Saint-Jean, M. Patenaude, Vicomte de la Barthe, M. Reid-Taylor, M. Louis Perrault, Debiève, Berthier de Casaunau et moi.

Mlle Perrault avait bien voulu faire les honneurs de cette petite fête.

Le menu, absolument remarquable, avait inspiré à mon jeune cousin, Edouard Surveyer, des strophes joyeuses que voici, et qui furent fort goûtées au dessert :

AU MÉNAGE GUÉRY

TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION ET DE RECONNAISSANCE

De jeunes habitants de la terre française,
Jetés pour quelque temps sur le sol canadien,
Ont béni ce foyer où l'on mange si bien,
Où le céleri frit, le saumon « hollandaise »
Leur font trouver le temps si court, si gai, que rien
Ne leur dit désormais que la vie est mauvaise.

Aussi leur cœur, d'où part tout noble sentiment,
A-t-il, pour cette fois, imploré l'assistance
De l'estomac, souvent comblé de jouissance
Par la saveur exquise et l'assaisonnement
Des doux mets que vos mains, en toute circonstance,
Madame, ont su pour eux tourner artistement.

Bien souvent ils rêvaient de potage à l'oseille,
A la reine, à l'oignon, d'escalopes de veau;
D'immenses pets de nonne encombraient leur cer-
Le poulet marengo leur parlait à l'oreille veau;
Et leur soufflait ainsi plus d'un rêve fort beau,
A l'heure où l'homme à jeun ineptement sommeille.

De même voyaient-ils votre admirable époux
Porter d'une main leste à la table où l'on mange,
Dans un beau plat d'argent, un canard à l'orange,
Des soufflés au jambon, à l'estomac si doux
Qu'en y goûtant, ma foi, l'on jurerait qu'un ange
A, pour les fabriquer, cuisiné près de vous.

Parfois apparaissait vision agréable,
Le gracieux profil de votre aimable enfant.
Ils souhaitaient alors que d'une union stable
Vous naisse un fils (ce sol s'y prête extrêmement)
Qui puisse cuisiner quelque jour pour leur table
Comme sait cuisiner aujourd'hui sa maman.

Aussi, tout réjouis d'une pareille aubaine,
Ont-ils voulu, pour mieux montrer leurs sentiments
Vous exprimer en vers tous leurs remerciements.
Mais ces vers (par malheur la chose est trop certai-
Malgré tous les efforts de leurs luths délirants, ne).
Sont, comme le homard, faits à l'américaine.

Après le dîner, nous improvisons un concert, où chacun fait sa partie tant bien que mal. Mlle Perrault fait la sienne d'une façon exquise ; elle dit *Maman* et le *Baiser*, de notre ami Alfred Bert, avec un art et un brio qui enlèvent tous les suffrages. Plus modestement, Debièvc interprète Paul Delmet et moi Jacques Ferny ; et bien d'autres chansons et monologues, car nous voulions prolonger le plus possible la dernière soirée que nous passions dans cette maison qui nous avait été si hospitalière.

A BORD DE *La Touraine*

Nous avons quitté Montréal par le train du matin, car le soir vraiment donne aux séparations une couleur plus triste encore que celle qu'elles revêtent d'elles-mêmes.

Nous saluons, en passant, nos amis de Saint-Jean, et nous voilà bientôt sur le territoire américain. Ce n'est déjà plus le Canada, et les trois mois si agréables que nous y avons passés vont sitôt s'effaçant.

La journée est fort belle; le paysage qui s'étend sous nos yeux ravissant : nous l'apercevons de tous les côtés à la fois dans ce wagon qui est comme transparent.

On distribue, pour occuper nos loisirs, des romans américains. Le premier qui me tombe sous la main est un roman de de M. René de Pont-Jest; très traduit,

très lu en Amérique. Ces éditions qui se multiplient ne l'enrichissent guère; léger bénéfice, mais grand compliment d'être pillé ainsi.

New-York, brillant de lumière, nous apparait, après cette course sur les bords de l'Hudson dont Alphonse Allais a fait, dans le *Journal*, en quelques coups de crayons, un petit tableau si attrayant, une si fine et légère peinture.

Le lendemain, nous étions de nouveau installés à bord de la *Touraine*, assis, comme il y a trois mois, à la table, si recherchée, du docteur Marion. La *Touraine* marche à merveille par une mer ni trop agitée, ni trop calme. L'excellent commandant Santelli aurait des loisirs, s'il s'en accordait jamais. Le commissaire Treyvoux n'en a guère, tout occupé qu'il est à rendre le voyage agréable à tous.

Le dernier soir, le concert traditionnel, un peu chat-noir, très gai, très enlevé.

Dimanche, dans la matinée, nous étions en vue du Havre.

La première figure que nous apercevons sur le quai, c'est celle d'Allais, qui a hâte d'avoir des nouvelles du Canada, et qui nous apporte en échange le premier bonjour de Paris.

*
* *

Nous voici à Paris, et je prends congé du lecteur qui nous a suivis à travers ces notes. Si elles lui ont donné l'impression du plaisir que nous a causé ce rapide voyage à travers le plus sympathique pays qui soit au monde, et quelque désir d'aller le voir, à son tour, comme on a bien voulu me le dire, j'aurai obtenu plus que je n'espérais en les écrivant.

Paris, 2 Septembre 1894.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
En mer	7
A Montréal	10
A Québec	16
Au Saguenay	26
A Québec	39
A Montréal	45
A Ottawa	51
A Toronto	61
A Niagara	67
A Saint-Jean	70
A Saint-Jérôme	73
A Saint-Léon	74
A Arthabaskaville	76
A Montréal	78
A bord de *La Touraine*	84

IMP. CAPITAINE ET Cie, A. PRADIER, Succr.

12, Rue des Bourdonnais, 12.

R, Succ.